

## Communication de Monsieur le Professeur Michel Burgard



Séance du 4 décembre 2009



### Quand Vincent D'Indy venait à Nancy

Le 18 septembre 1894 paraît au Journal Officiel le décret de nomination de Joseph-Guy Ropartz à la direction du Conservatoire de Nancy. Georges Leygues, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, a donc, sur 29 candidats, retenu ce breton de 30 ans, qui s'est déjà produit plusieurs fois sous la direction de Théodore Gluck, son prédécesseur démissionnaire.

Parmi ceux qui ont chaudement recommandé le lauréat, il convient de mentionner, au premier chef, Vincent D'Indy, qui sait ses qualités de chef, de compositeur, d'animateur au sein de la Société Nationale. A l'époque déjà, cet aîné - il a 43 ans - déborde d'activité : il écrit, joue, dirige en France et à l'étranger, s'investit dans la promotion de la musique, sans sectarisme, défend ardemment ses idées novatrices. Il apparaît comme le successeur de César Franck, véritable chef d'Ecole, bien plus ouvert qu'on ne l'a répété. A son cadet, il donne de nombreux et précieux conseils dans d'abondants courriers : direction, programmation, interprétation, choix des solistes... Tout est soigneusement abordé et le maître constatera très vite les résultats obtenus par son élève, certes doué et mûr, mais constamment attentif et soucieux de progresser et de faire progresser.

Léon Vallas détaille ainsi le projet d'un jury d'un prix de composition symphonique. En font partie Guilmant, Bourgault-Ducoudray, Messager, Chausson, Bordes, Bréville, Ropartz et lui. Il y ajouterait bien ses collègues dont il esquisse, parfois savoureusement, le portrait. A côté de Dukas, Pierné

et de Serres, «intransigeant symphoniste» selon lui, sont proposés «Paul Vidal, élément Conservatoire, peut-être pas à dédaigner», «le féroce Magnard et le fin Debussy.»

Il s'avère logique ainsi que D'Indy soit invité à diriger à Nancy et, pour lors, Ropartz fait les choses en grand.

Le dimanche 17 février 1895 à 4 heures, Salle Victor Poirel, le 3<sup>ème</sup> concert de la saison est tout entier consacré à un festival des œuvres du musicien, et cela dans un programme copieux, comme on les aime alors.

Il s'agit, uniquement, de premières auditions. Dans l'ordre, *Saugefleurie*, *Légende pour orchestre*, *Symphonie pour orchestre et piano sur un chant montagnard français*, *Suite en ré* dans le style ancien pour trompette, 2 flûtes et quatuor à cordes, *Poème des montagnes* pour piano, *Le camp de Wallenstein pour orchestre*, première partie d'une trilogie inspirée par trois drames de Schiller. Il y en a pour une heure et demie de musique à laquelle s'ajoutent aménagements, entrées, sorties, applaudissements, dans ce vaste concert «à géométrie variable».

Les quatre pages de présentation contiennent d'élégantes analyses des œuvres, un portrait du pianiste Paul Litta, né à Stockholm et de réputation internationale. Quant à Monsieur Vincent D'Indy, cela touche au dithyrambe. Considéré comme l'héritier du trésor franckiste, unique au monde, il «cache sous un aspect un peu sévère» selon Hugues Imbert, du *Courrier Musical*, «un sentiment intense, une profonde sensibilité.» Selon Louis de Romain, également cité, sa musique «n'est pas de celle qu'on écoute en achevant la conversation commencée, mais les hauteurs qu'elle habite ne sont nullement inaccessibles, il suffit de bien vouloir y monter».

Démocratiquement, les places sont à 1 franc au bureau, 1 franc 50 en location. Précision indispensable : «Les portes seront rigoureusement fermées pendant l'exécution des morceaux.» Tout cela paraît fort bien agencé et d'une implacable austérité. En apparence, certes, mais pas en réalité car l'auteur de ces pages sérieuses a de l'humour.

Le 16 février, en effet, Vincent relate à son épouse Isabelle, les péripéties burlesques qui ont précédé le festival de ses œuvres.

D'abord le 15, l'arrivée du piano de Paul Litta, le soliste engagé par ses soins, «découvert» -nous situons bien le lieu- «sur le quai des marchandises de la gare (...) sous une congère de neige!...»

Et l'aventure continue : l'accordeur accompagnateur anglais «ne sait pas un mot de français» et s'imagine que le transport va de soi. Manque de chance : les trois porteurs nancéiens sont introuvables et «saouls dans la journée». Grâce au

directeur, le problème se résoudra tant bien que mal. Après une soirée mondaine, «concert au bénéfice du sérum», une corvée car il est noté qu'«il a fallu aller entendre le 1<sup>er</sup> violon, la pianiste, etc... jouer de la musique plutôt embêtante.»

Seconde émotion du 16, à l'aube : l'accueil du harpiste et de son instrument «à 6 heures du matin» par un froid polaire. Si la harpe apparaît, l'instrumentiste ne descend pas du train. D'Indy a juste le temps de réveiller ce jeune homme «qui pionçait bravement du sommeil du juste», selon ses termes savoureux.

Après, tout se déroule bien : répétition, récital de Litta pour ses hôtes. Pourtant, de 3 heures à 5 heures, nouvelle obligation, relatée sans indulgence et avec ironie : «Visite à un violoniste influent, qui joue faux et voudrait avoir les palmes académiques, il a fallu l'entendre ainsi que sa fille.»

A l'ami belge Octave Maus, avocat et animateur de la vie musicale de son pays, il écrit le même jour et, tout en lui donnant des nouvelles de son intense activité, salue les «miracles» de Ropartz à Nancy.

Le concert, pour sa part, offre un réel intérêt, évitant le camaïeu, la monotonie. Les morceaux exécutés se signalent par leur variété : deux poèmes symphoniques, une symphonie, un cycle de pièces pour piano, une page de musique de chambre, tout cela écrit entre 1873 et 1886. Bien sûr, l'ensemble ressortit de la musique dite «sérieuse», impressionne, souligne la personnalité de l'auteur qui, selon Hugues Imbert, «reflète une grande puissance de volonté, une individualité bien marquée, des idées profondément exprimées». Pourtant, la *Suite en Ré, opus 24*, créée à la Société de la Trompette et à la Société nationale de Musique, vient égayer ce programme. D'Indy précise qu'elle a été écrite «dans le style ancien» et la confie à une formation très originale. Elle comprend cinq parties : *Prélude, Entrée, Sarabande, Menuet, Ronde française* «liées» comme l'observe Michel Stockhem, «par l'élément thématique commun donné par les ré et la obstinés de la trompette.» Ce septuor qui, pour ainsi dire, «répond» à celui de Saint-Saëns, a suscité l'admiration de son créateur bruxellois, Eugène Isaye : «(Il) est de ces œuvres venues sans forceps (...), les bonnes couleurs abondent et cela vit !» Vincent avoue malicieusement qu'il s'est «extrêmement amusé à écrire» ces pages et invite à partager ce plaisir. Les solistes de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg en exécutent le *Menuet: Animé*. (Audition).

Le deuxième festival D'Indy est prévu pour le dimanche 7 février 1897, mais dans de tragiques circonstances.

Arrivé le 4 du mois et descendu à l'Hôtel d'Angleterre, le maître va devoir sauver le centième concert de l'institution de ces prestigieuses prestations du Conservatoire. En effet, le fils de Ropartz se meurt d'une pneumonie infectieuse et le pauvre père est désespéré. D'Indy assume tout : non seulement les répéti-

tions, mais encore l'accueil des chanteurs de Saint-Gervais qui, le soir-même, donnent une exécution sous la direction de Charles Bordes avec Alexandre Guilmant et notre musicien, tous trois fondateurs de la Schola Cantorum à Paris, et dont les «bases» sont le lendemain «fondées» à Nancy. La nuit du 5 au 6 se passe à fuir un incendie soudainement déclaré puis, à peine remis de cette émotion, à reprendre des forces pour aller au travail. Le samedi après-midi, enterrement du petit Ropartz, auquel Vincent assiste, bouleversé. Le soir, dîner en compagnie de «Messieurs Vallin, Carmouche et Gallé (le fameux «faïencier»).» La rencontre se révèle passionnante et l'inlassable épistolier, pourtant avare de compliments, note qu'«il y a ici quelques esprits vraiment très intelligents.» Il augure très bien du proche anniversaire, pour lequel la location affiche «complet» ; au programme, abondant comme d'habitude, des ouvrages qui, majoritairement en première audition, présentent plusieurs aspects du talent du compositeur.

D'abord *Istar*, variations symphoniques, créées par Isaye à Bruxelles, inspirées d'un poème où la bien-aimée, peu à peu dépouillée de ses vêtements, franchit les sept portes qui la mènent à «son jeune amant». Fernand Pollain joue ensuite le *Lied* pour violoncelle, Madame Lovano «des concerts Lamoureux» chante le *Madrigal* de Robert de Bonnières, Monsieur Duquesne «du théâtre royal de la Monnaie» le *Lied maritime*, sereinement puis ardemment romantique, dont le poème est dû au compositeur lui-même. Auparavant, ils avaient dialogué dans l'*Amour*, deuxième tableau du *Chant de la Cloche* inspiré de Schiller, mais dont le texte a été rédigé par D'Indy. D'après le drame du poète allemand, la trilogie de *Wallenstein*, partiellement entendue en 1895, clôt somptueusement l'après-midi.

Ropartz joue régulièrement la musique de son ami -soixante fois en vingt-cinq ans de présence à Nancy- relève Jean-Marc Illi. Il figure, par exemple, à la date du 27 février 1898, en compagnie de Julien Tiersot, maintenant seul connu des musicologues, de Beethoven et de Wagner, royalement servi par le pianiste Edouard Risler pour la *Symphonie Cèvenole*.

Malgré son activité, de plus en plus intense, en France, à l'étranger, au pupitre, à la classe -il enseigne la composition à la Schola depuis 1897- il garde le contact avec le Conservatoire de la capitale lorraine, conseille, informe, renseigne, propose. De passage à Nancy, en novembre 1897, D'Indy assiste à un «grand» concert de Ropartz et rencontre Prouvé, «le célèbre relieur», selon ses termes. En mai suivant, il rend compte à son ami, toujours nancéien, du succès de *Fervaal*, action musicale opus 40, enfin créée à Paris, et donne un point de vue certainement partagé par son correspondant compte tenu de l'action qu'il mène Salle Poiré: «Ça marche très bien ; chose bizarre, ça fait même de l'argent !...

Ça me laisse rêveur sur la valeur de la chose, si je n'avais pour moi les petites places, celles à 5 francs, 2 francs, 1 fr. 50 qui sont toujours bondées de billets achetés; ça me fait plaisir, estimant infiniment plus le public à 1 fr. 50 que celui qui paie 10 francs aux fauteuils et s'embête fort, ayant étudié l'harmonie.»

Le 19 février 1899, D'Indy monte pour la troisième fois au pupitre dans notre ville et, s'il dirige le *Chœur final de la Passion selon Saint-Jean*, l'*Ouverture de Léonore* (n°3) et la *Huitième Symphonie de Beethoven*, il donne sa *Forêt Enchantée* et sa *Chevauchée du Cid*, mais d'abord deux extraits de *Fervaal*, l'introduction du 1<sup>er</sup> acte et la scène finale du 3<sup>ème</sup> acte où se font entendre M. Engel «des concerts Lamoureux» et les chœurs du Conservatoire. René D'Avril, qui rend compte du concert dans *L'Année Musicale* à Nancy, souligne que *le Prélude*, ou sommeil de *Fervaal*, possède à la fois une voluptueuse valeur descriptive et un pouvoir évocateur.

La mort de Félix Faure n'a pas empêché l'exécution du concert, donné à la grande satisfaction de l'auteur. L'orchestre a bien progressé, les chœurs chantent «avec goût» : «Ropartz fait vraiment des miracles ici.» Le troisième volume du *Traité de composition* du Maître présente une analyse exemplaire du seuil de l'ouvrage lyrique, dont cet extrait reste révélateur : «*Le Prélude*, en fa dièse majeur, décrit un paysage amoureux (...). *Fervaal*, endormi dans les jardins de Guilhen voit en rêve, dans le ton hostile de si bémol, cette figure de femme qu'il devrait haïr, puis on revient au fa dièse ; c'est un retour au paysage et cette fois le thème d'amour y apparaît.» Gilles Nopre dirige ici l'orchestre Philharmonique du Wurtemberg. (Audition).

Au printemps de 1900, D'Indy devient le directeur de la Schola Cantorum qui prend possession de ses locaux au 269 de la rue Saint-Jacques dans le cinquième arrondissement de Paris. Survient une déconvenue : malgré ses efforts et ceux de Fauré, Ropartz n'est pas nommé dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. Et de soupçonner une manœuvre de Dubois, le très conservateur directeur du Conservatoire : «Il doit y avoir du Théodore là-dessous.»

Cela écrit, l'ami fidèle inscrit, sans exagération cependant, les œuvres de D'Indy au programme des séances régulières de la Salle Poirel même si, parfois, certains critiques n'apprécient guère.

En janvier 1909, nouveau festival avec *la Fantaisie pour orchestre et hautbois*, *Jour d'été à la montagne* et, à nouveau, *la Symphonie Cévenole*. La pianiste Blanche Selva en est la prestigieuse soliste. Disciple du compositeur, elle fera une grande carrière d'interprète et d'enseignante. Pierre Bretagne conte, amusé, qu'il se trouvait à ses côtés, lors du repas servi, au «*soir de l'audition*», à l'Hôtel des Loups en l'honneur des deux artistes, à l'initiative du Général Faurie, dis-

tingué mélomane. Malheureusement, le jeune musicien n'eut pas de conversation avec sa voisine, totalement fascinée par son maître et mentor. Plus tard, il sut qu'elle en était «follement amoureuse», mais que, «peu séduisante», elle ne l'intéressait que sur le plan musical. Cet intermède anecdotique s'accorde bien avec l'inaltérable fidélité de Vincent à son épouse Isabelle de Pampelonne.

Quant au concert, il faut remarquer son ingénieuse composition : une page célèbre, une aimable fantaisie, une nouveauté d'envergure, *Jour d'été à la montagne*, «La Pastorale» de D'Indy a-t-on écrit. Composée en 1905, créée chez Colonne au début de 1906, cette «exaltation du pays vivarais», pour reprendre les termes du musicologue Jean Maillard, comprend 3 pièces pour orchestre conçues, précision utile, sur la terrasse de son château des Faugs le 15 août. «Ce sont des impressions de ma montagne, une journée d'été en trois instants : aurore, soir, puis... la nuit ! J'en suis encore tout imprégné et j'y ai mis tout mon cœur de montagnard.» S'il en parle à l'ami Octave Maus comme d'une «nouvelle machine impressionniste qui me tourmentait depuis quelques temps et qui m'a tout à fait emballé à faire», à Marcel Labey, le père d'Eliane Chepfer, son fidèle lieutenant, il a parlé de «machine symphonique» dans laquelle il «a dépensé tout ce qu'il avait en lui «de paysage ému.»

Précédant «*Après-midi sous les pins*» - «*les pins noirs*» de D'Indy selon René D'Avril- et «*Soir, un joyeux retour au Vallon*», «une Aurore» est définie par l'auteur à son correspondant comme «la Clarté sortant peu à peu de la nuit et aboutissant à un soleil sans nuages autour.» Même s'il critique la conclusion de ce mouvement qui, pour lui, «tourne court», le compositeur contemporain Michel Chion, certainement pas d'indyste, reconnaît la force impressionnante, physique, d'une musique, qui «exprime une sorte de vertige, comme ceux qui secouent l'homme face aux éléments.» Pierre Dervaux dirige ici l'Orchestre Philharmonique des pays de la Loire. (Audition).

Le 21 février, chez Ropartz, D'Indy conduit plusieurs de ses compositions de chambre dans un concert privé à lui consacré. Paris, Vienne, Londres à l'invitation d'Henry Wood, Amiens : la vie continue, trépidante, voire harassante. L'été, les vacances aux Faugs apportent quelque repos. Mais, à peine terminées, il repart de plus belle, à travers la France pour diriger, ainsi qu'à l'étranger. A ce sujet, Léon Vallas a relevé que, de 1901 à 1928, il s'était rendu essentiellement dans les pays suivants : Belgique, Hollande, Pologne, Russie, Etats-Unis, Allemagne, Espagne, Autriche, Suisse, Italie, Canada, Algérie, Angleterre, Roumanie, Lettonie, Estonie, Tchécoslovaquie. Il perd les deux co-fondateurs de la Schola : Charles Bordes en 1909, Alexandre Guilmant en 1911. Malgré une sévère pneumonie dans l'hiver de 1910, il ne ralentit pas son activité, mène son école d'une main ferme, accepte en 1912, sur proposition

de Gabriel Fauré, le professorat de la classe d'orchestre du Conservatoire.

Honneurs et banquets l'indiffèrent ou lui pèsent. Ainsi surchargé, fêté, reconnu, contesté, il n'oublie ni Nancy, ni la rue Chanzy, gardant toujours, d'une manière ou d'une autre, un admiratif et chaleureux contact avec une ville où les souvenirs demeurent heureux.

En avril 1913, il assiste à Paris à une représentation du *Pays*, écrit à Ropartz combien il a apprécié son opéra, avant «d'en causer dans une quinzaine.» Il trouve «la petite Lubin» - elle a 23 ans - «charmante» et conclut, sur l'accueil enthousiaste de l'ouvrage, dans une répartie humoristique : «Alors si les bonnes choses se mettent à avoir du succès... où allons-nous !!» Les deux points d'exclamation qui terminent la phrase révèlent une malicieuse éloquence.

Le 2 juin, dans les salons Walter, le succès se mue en apothéose car «Le Couarail, Académie Lorraine» donne, pour célébrer *Le Pays*, un banquet de 125 convives présidé par le poète Georges Garnier, son directeur. Vincent D'Indy s'est excusé de ne pas y participer. «Cher Monsieur, c'est pour moi un très réel regret de ne pouvoir prendre part à l'amicale manifestation que vous préparez en l'honneur de Guy Ropartz ; j'aurais aimé apporter à ce grand musicien et à ce sincère artiste le tribut de sympathie d'un vieil ami et condisciple en César Franck... Mais, hélas ! Les exigences des examens de mon Ecole, dont il m'est impossible de changer les dates, font que je serai forcé de me priver de ce qui aurait été pour moi un grand plaisir. Veuillez croire, cher Monsieur, à tous mes regrets et recevoir tous mes plus sympathiques compliments.» Eut-il connaissance de la lettre lyrique de Victor Prouvé, lui aussi retenu par ses obligations ? Il y évoquait le «Crafougnot» -le nom est de Barrès- sorte de prédécesseur du «Couarail».

Il le retrouve dans «cette petite salle de la rue des Dominicains» et rappelle d'heureux souvenirs au héros du jour : «Vous aviez vos heures d'enthousiasme et de joie intime, Ropartz, quand, après quelque grand concert, nous accueillions un auteur ou un interprète célèbre. C'était Vincent D'Indy ou Magnard, Isaye ou Pugno, et d'autres, ceux qui nous sont chers, tous ceux pour lesquels vous luttiez, ceux que la foule ne comprenait pas encore.»

Evidemment, D'Indy fait partie des «souscripteurs aux objets d'Art» offerts au Maître, un casier à musique d'Emile Gallé et de Paul Herbst, un grès flammé des Frères Mougins.

Au moment de la déclaration de guerre, le caporal D'Indy, volontaire de la Garde Nationale en 1870, quitte son château des Faugs où il prenait des vacances estivales et rentre, en hâte, à Paris. Malgré nombre de démarches, on a refusé de l'incorporer : «Eh bien ! Le colonel m'a trouvé trop vieux !!! Il ne veut

pas d'homme au-dessus de 60 ans, à moins qu'on ait été officier supérieur... Or, comme je n'ai été que caporal, nous sommes loin du compte. Il m'a cependant laissé l'espoir que si Paris était attaqué, il m'assignerait un poste de canonnier dans quelque fort. J'attends...»

Cette lettre à l'avocat mélomane Paul Poujaud, ami fidèle, révèle bien la déconvenue, amère, à la limite du déshonneur, éprouvée par un patriote qui - le terme lui appartient - se sent «humilié». Bien sûr, il reste à son poste malgré le danger permanent et maintient l'activité de la Schola dont certains élèves et professeurs sont partis au front. Comme il tient à toutes forces à rencontrer son fils, le capitaine Jean D'Indy, officier de cavalerie, il décide de se rendre près du front où il va stationner. Le parcours du combattant le conduit d'abord devant l'administration militaire qui l'envoie d'un officier à un autre.

Ce dernier lui conseille, discrètement, de s'adresser au capitaine Julien Tiersot, bibliothécaire au Conservatoire dans le civil, sous les drapeaux affecté à l'approvisionnement. Celui-ci organise le parcours de Nancy à Charmes et Ropartz celui de Châlons à Nancy où D'Indy couchera le 17, pour gagner Bayon le 18. Précision volontairement gardée pour se rendre compte des risques redoutables alors affrontés : l'aventure se déroule en janvier 1915 et, quand il a exposé son projet à son fils, le 4 du mois, l'audacieux a écrit cette ironique réflexion : «La musique sert tout de même à quelque chose !»

Il semblerait que c'est une des dernières fois que le musicien passe par la cité lorraine où la musique, compte tenu des circonstances, se situe au deuxième plan, même si le directeur maintient son conservatoire rue Gambetta chez l'éditeur Dupont-Metzner.

Il compose une *Marche de Trompettes* pour le cavalier et une *Fanfare* pour le 18<sup>ème</sup> chasseurs. Il n'évoque plus, désormais, l'époque heureuse de la rue Chanzy mais suit de très près ce qui se passe sur le théâtre des opérations.

Peut-être le seul avec Villa-Lobos, il écrit une symphonie en rapport direct avec le conflit. Dédiée à l'un de ses proches, le Commandant de Pampelonne, elle porte le titre significatif de *Sinfonia Brevis de Bello Gallico*, gaulois et romains étant remplacés ici par français et allemands. Les mouvements portent des titres explicites : 1<sup>er</sup> mouvement : la mobilisation - la Marne, Scherzo : la gaieté au front, Andante : l'art français, l'art germanique, final : la victoire avec l'hymne à Saint Michel comme péroraison. L'Œuvre porte le numéro d'opus 70 et est élaborée en 1916 et 1917. Elle n'aura jamais le succès peut-être escompté, mais, comme le note justement Jean Maillard, elle est «la traduction musicale de l'état de l'esprit de toute la nation française, épuisée par une guerre longue et meurtrière mais pourtant toujours convaincue de la victoire finale.» Certes,



Verdun pourrait y être particulièrement sensible, Nancy aussi.

En 1919, Ropartz est nommé directeur du Conservatoire de Strasbourg où il est chargé de «réinstaller» la musique française. C'est dans la capitale alsacienne que, désormais, D'Indy le rencontrera et y entendra sa musique, y compris en festival.

La période nancéienne de son ami garde sûrement, pour lui, un intérêt majeur. Grâce à elle, il a découvert et apprécié celle qui, alors, assume le statut de grande ville française de l'Est. Tout d'abord, heureux de ce «stage» en province, Albéric Magnard, dont les œuvres sont systématiquement jouées Salle Poirel, souhaite, de façon de plus en plus insistante, le départ de Ropartz pour ailleurs, voire pour Paris. Tout lui déplaît : l'hôtel, le public, l'ennui de la province, où rien ne se passe. Les réactions de D'Indy vont à l'opposé. S'il s'accorde avec son confrère sur le considérable travail en 25 ans accompli, il se garde, en 1901, d'influencer son fidèle ami, dont il appuie la venue «souhaitée» à Lyon, comme le note Jean-Marc Illi. Les raisons artistiques et pécuniaires ne manquent certes pas mais accorde-t-il «étant donné votre situation exceptionnelle à Nancy, il m'est difficile de vous donner un conseil.» En définitive, Augustin Savard obtient le poste qui sera attribué, après lui, à Florent Schmitt, puis à Georges-Marie Witkowski. Non seulement Vincent s'accorde à merveille avec Joseph-Guy, mais encore il aime l'ambiance d'une ville qui s'harmonise avec ses goûts exigeants et raffinés. «Il ne faut pas oublier sa haute culture» dit le compositeur Emmanuel Bondeville.

Lui, qui a fait construire son château des Faugs en en concevant lui-même l'architecture, admire en connaisseur l'ensemble XVIII<sup>ème</sup> siècle de la Ville aux portes d'or. Par ailleurs, il constate avec satisfaction les effets bénéfiques des conseils pédagogiques qu'il a abondamment prodigués au respecté directeur du Conservatoire dont il cite l'exemple.

Et puis, on le joue, on l'apprécie à Nancy. Loin des féroces querelles parisiennes, des intrigues, des méchancetés, il y retrouve un cercle amical où il converse savamment, plaisante gaiement et fait honneur aux plaisirs de la table. Il n'y professe jamais ses idées bien arrêtées, n'y fait pas état de ses prises de position, plus provocatrices qu'extrémistes.

Tenter un portrait de D'Indy lors de ses séjours lorrains ne rendrait compte qu'imparfaitement de sa complexe personnalité mais adoucirait quelque peu l'image austère, sévère, rigoriste, qu'il a, certes, donnée de sa personne mais qu'on a caricaturée à outrance. Il ne faut pas oublier non plus son dévouement, son désintéressement, son ouverture d'esprit, parfois surprenante, qui lui a fait défendre des partitions, des compositeurs, des étudiants dont les idées

ne correspondaient guère aux siennes. Enfin, son œuvre mérite de sortir de l'oubli relatif dans laquelle on la tient à condition qu'on veuille bien ne pas voler confortablement au secours de la victoire.



## Discussion

Le Président remercie M. Burgard de son excellente présentation d'un grand musicien. Il lui demande ce qu'il reste de lui au plan orchestral. M. Burgard répond qu'il y a de très grandes lacunes en discographie et que cela l'attriste. D'Indy «reviendra» t-il ? Il ne faut pas désespérer.

Pourquoi cette situation ? Elle tient à d'autres raisons que musicales, des préjugés difficiles à faire disparaître : rigidité de ses positions, musique trop austère et trop wagnérienne, excellence de la composition mais absence d'émotion. M. Burgard dit que la musique doit être écoutée sans *a priori* et explique ses choix des intermèdes.

M<sup>me</sup> Dupuy-Stutzmann remercie aussi le conférencier de nous avoir fait mieux connaître ce grand musicien, grand travailleur et auteur d'un traité de composition, qui a énormément défendu la musique française, et dont l'inspiration était allemande et nordique. Elle explique les difficultés dues à la création de la *Schola cantorum* et lit à ce propos un extrait de discours du maître. Elle confirme sa réputation de rigidité et de caractère impitoyable. Elle dit que le mal vient des «debussystes», même si D'Indy et Debussy s'estimaient. D'Indy n'était pas le seul wagnérien et accueillait tout le monde en dépit de ses positions.

M. Larcen pense que Vincent D'Indy s'est beaucoup inspiré de la période médiévale, de la Renaissance et du grégorien qu'il connaît bien, et qu'il est un adepte de la musique strictement adaptée à la liturgie. Son inspiration lui semble catholique rigoureuse. M. Larcen rappelle à ce propos que d'Indy est cévenol... Il aimerait entendre Wallenstein, ce que confirme M. Burgard qui évoque sa 3<sup>ème</sup> symphonie, inspirée de la Grande Guerre et qui comporte un hymne à Saint-Michel.

M. Le Tacon intervient pour évoquer les relations D'Indy-Gallé. Il parle du vase offert par le conservatoire à Ropartz, de leurs positions politiques opposées (Ligue de la Patrie française pour le premier et Ligue des droits de l'Homme pour le second) face à l'Affaire Dreyfus et donc de l'éventualité de la fin de leurs relations après 1898, mais aussi de leur attitude similaire face au génocide des Arméniens. D'Indy, royaliste, n'a pas adhéré à l'Action française.

M. Cordier indique qu'un immeuble baptisé «Vincent D'Indy» se trouve au bout de la rue «Guy Ropartz».

M. Rose confirme les propos de M. Le Tacon. Il indique que D'Indy était très virulent mais qu'il respectait les opinions des autres et était très sociable. Il a été joué jusqu'en 1939 et depuis ne l'est plus, sans doute par prudence. Il pourrait et devrait revenir, car sa musique était en avance sur le plan harmonique.

M<sup>me</sup> Dupuy-Stutzmann dit que la Schola n'était pas la rivale mais plutôt le complément du conservatoire, où professera d'ailleurs D'Indy.

M. Laxenaire se pose la question de l'originalité de D'Indy et indique qu'à son avis le dernier extrait entendu était très wagnérien. MM. Burgard et Rose disent qu'il n'en est rien, qu'il n'y a là aucune imitation de Wagner et que D'Indy se rattache à Franck et à l'école musicale française.



## Bibliographie

Vallas Léon, *Vincent D'Indy*, 2 tomes, Editions Albin Michel. Paris, 1950.

Maillard Jean et Francine, *Vincent D'Indy, le Maître et sa musique. La Schola Cantorum*. Editions Zurfluh, 1994.

Illi Jean-Marc, *Un siècle de vie musicale à Nancy. L'orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy, 1882-1979*, 2 tomes. Thèse de Doctorat Lettres et Arts, mention Musicologie. Université Lumière - Lyon 2, 1994.

D'Indy Vincent, *Ma vie. Journal de jeunesse. Correspondance familiale et intime*. 1851-1931. Choix, présentation et annotations de Marie D'Indy. Séguier, Paris 2001.

Ferey Mathieu et Menut Benoît, *Joseph-Guy Ropartz*. Editions Papillon, Genève, 2005.



## Discographie

Vincent D'Indy, *Musique de Chambre*, solistes de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg. François Kerdoncuff, piano. Timpani 1c1119.

Vincent D'Indy, *Œuvres Symphoniques dont Prélude de Fervaal*, Württembergische Philharmonie, direction : Gilles Nopre, Patrimoine NAXOS 8.550638.

*D'Indy\* Pierné, Rabaud*. Orchestre Philharmonique des Pays de la Loire, direction : Pierre Dervaux.

\* dont *Jour d'été à la montagne* op 61 Emi Classics.